

Samia Kassab-Charfi

Professeur, Université de Tunis

La littérature de Tunisie mérite d'être redécouverte¹

Résumé. — Panorama des littératures contemporaines de Tunisie (en arabe et en français), *Un siècle de littérature en Tunisie (1900-2017)* parcourt tout le XXe siècle littéraire en dressant un tableau représentatif de toutes les parts constitutives, majeure et mineures, du patrimoine tunisien : écrivains judéotunisiens, sardes et italiens, figures tutélaires de la littérature dans les deux langues.

Mots-clés. — Littérature contemporaine – Tunisie – langue arabe – langue française – patrimoine littéraire – littératures de minorités – féminisme – défense des diversités

Abstract. — *Un siècle de littérature en Tunisie (1900-2017)* aims to give better visibility to contemporary literatures produced in Tunisia, whether in Arabic or French. From the beginning of the 20th century to the first years of the 21st, the authors have emphasized the constitutive parts, major or minor, of this endowment: poets, novelists, essayists and playwrights, Judeo-Tunisian writers, members of the Diaspora or communities that have lived in Tunisia in the first half of 20th century

Key words. — Contemporary literature – Tunisia - Arabic - French - literary heritage - minority literature - feminism - defense of diversity

L'universitaire Samia Kassab-Charfi, auteure avec Adel Khedher d'une somme, estime nécessaire de rendre visibles les écrivains tunisiens majeurs dans le panorama maghrébin.

La parution en 2019 de la somme *Un Siècle de littérature en Tunisie, 1900-2017* (éd. Honoré Champion), coécrite par les universitaires tunisiens Samia Kassab-Charfi et Adel Khedher, a marqué la production académique sur les littératures du Maghreb. L'ouvrage lève le voile sur la grande diversité d'auteurs tunisiens souffrant d'un relatif effacement dans le panorama littéraire nord-africain. Dans un entretien au *Monde Afrique*, Samia Kassab-Charfi, professeure de

¹ Cet entretien avec Frédéric Bobin paru dans *Le Monde Afrique* en mars 2020, dans la rubrique « La vie des idées » est ici reproduit avec l'aimable autorisation de sa rédaction.

littératures française et francophones à l'Université de Tunis et spécialiste du courant de la créolité dans les Caraïbes (Edouard Glissant, Patrick Chamoiseau...), souligne le caractère « *plastique* » d'un paysage littéraire de Tunisie modelé par de multiples influences.

Comment l'idée de ce livre s'est-elle imposée à vous ?

Samia Kassab-Charfi – Il s'agit avant tout de redécouvrir les littératures de Tunisie. Nous voulions pointer une anomalie en essayant de réparer le préjudice qui en découle : la mauvaise visibilité du domaine littéraire tunisien du XX^e siècle et en ce début de XXI^e siècle dans la consignation du patrimoine maghrébin. L'Algérie et le Maroc, on le sait, y occupent une place de choix, certainement méritée. Les textes portés par l'imaginaire collectif tunisien et même ceux qui ont été produits par des non-autochtones à la faveur d'une présence en Tunisie sont toutefois étrangement absents du tableau. C'est donc d'abord pour corriger ce déséquilibre que ce livre a été conçu.

On découvre, grâce à votre ouvrage, la grande diversité de la littérature de Tunisie qui s'est écrite en plusieurs langues...

Notre souhait, délibéré, a été de ne pas adopter une posture ségrégative en matière de représentation du paysage littéraire. Tel aurait été le cas si nous n'avions rendu compte – étant donné que le livre est en français – que de la littérature écrite en français au détriment du massif très important que constitue la littérature en langue arabe. Nous avons aussi veillé à ce que les littératures de « minorités », si attachantes, soient représentées : Juifs tunisiens, Italiens, Italo-maltais ou Sardes de Tunisie. Nous avons tenu également à intégrer des écrits fictionnels de Français de Tunisie de l'époque coloniale. Si les œuvres des auteurs français de Tunisie, notamment à l'époque coloniale, peuvent être considérées comme étrangères, au sens strict, à la littérature tunisienne, elles doivent néanmoins être comptabilisées dans l'histoire et le temps littéraires de la Tunisie, au même titre que les témoignages de civilisations colonisatrices passées.

C'est aussi une manière de surmonter le clivage entre les espaces littéraires « nationaux » et les autres, au sens historico-politique du terme. Nous avons la conviction que les minorités participent pleinement à nourrir la substance d'une littérature. Ces productions-là nous en apprennent autant sur nous-mêmes et sur notre rapport au monde que les grands textes nationaux. Une approche trop étroitement nationaliste de l'histoire littéraire aurait été génératrice de mises en marge de communautés qui, à un moment ou à un autre, et par-delà les effets de regroupement communautaire, se sont associées au devenir de la nation.

Pourquoi parlez-vous de « littérature de Tunisie » plutôt que de « littérature tunisienne » ?

Pour des raisons historiques, le contexte tunisien nous enjoint d'esquiver une appellation trop frontalement géographique. L'Ifriqiya, devenue Tunisie, est une nation qui a toujours été ouverte aux flux migratoires, notamment à la fin du XIX^e siècle, composés d'Italiens, de Grecs, Crétois,

Maltais, Sardes... Dans l'autre sens, de nombreux écrivains tunisiens d'origine ont émigré en Europe ou aux Amériques : Mustapha Tlili – qui est l'un des meilleurs analystes francophones du ressentiment arabe – aux Etats-Unis ; Majid El Houssi, qui a vécu plus de quarante ans en Italie et déploie une œuvre somptueuse en partie en référence à l'Italie ; Hédi Bouraoui au Canada ; Rafik Ben Salah et Fawzi Mellah en Suisse – sans doute les écrivains francophones les plus féministes du XX^e siècle en Tunisie – ; les poètes Tahar Bekri, Amina Saïd en France, tout comme les romanciers et essayistes Fawzia Zouari, Abdelwahab Meddeb, etc. De nombreuses aires géographiques sont ainsi, directement ou indirectement, participantes de notre littérature. La littérature tunisienne est... transtunisienne et même transméditerranéenne. C'est sa force. L'interculturalité n'est pas ici une vue de l'esprit. C'est une réalité tangible dont l'impact se mesure pratiquement à chaque auteur analysé. Nos grands auteurs de langue arabe sont également nourris de philosophie et de littérature occidentales – c'est le cas pour Mahmoud Messaâdi, Ridha Kéfi, Kamel Zaghbani ou Adam Fethi – de poésie allemande, française ou italienne...

On est donc loin de la chimère d'identités univoques...

En effet, on est plutôt dans la plasticité de « l'identité culturelle » au fil de ce XX^e siècle en Tunisie. De nombreux écrivains d'origine étrangère, comme Francesco Cucca, Mario Scalesi, Kaddour Ben Nitram – pseudonyme d'Edmond Martin – dans les années 1930, ou même plus tard Adrien Salmieri ou Cesare Luccio, ont vécu et produit en Tunisie. De fait, ils ont vu, en quelque sorte, leur identité originelle se « tunisifier », tandis qu'à l'inverse, d'autres Tunisiens de naissance ont vécu un processus d'externalisation. Cette plasticité du paysage littéraire est vraiment emblématique de l'écrivain de Tunisie. Le titre choisi nous a ainsi permis de faire valoir ce double flux d'auteurs exogènes devenus endogènes et d'auteurs endogènes, ou indigènes, devenus exogènes.

Nous avons réservé la rubrique « Dedans Dehors » à certains auteurs juifs tunisiens et à d'autres écrivains tels que Hélé Béji ou Abdelwahab Meddeb, mais le nombre d'auteurs qui mériteraient d'y figurer est sans doute bien plus élevé. Sont classés là, en vérité, des écrivains ayant expérimenté cette ambivalence. C'est le cas en particulier d'Albert Memmi et d'Abdelwahab Meddeb, dont la philosophie existentielle et la politique même qui sous-tendent leur poétique procèdent de ce décentrement pas toujours confortable. Au fond, le fait que cette rubrique « Dedans dehors », titre d'un bel essai de Sophie Bessis, s'élargisse de plus en plus est la preuve qu'un titre traditionnel du style « Littérature tunisienne » n'aurait pas convenu. On aurait pu aussi y intégrer un écrivain arabophone tel que Hassouna Mosbahi, qui a été traduit en allemand et a été primé en Allemagne, ou encore Habib Selmi.

Ecrire en arabe ou en français renvoie-t-il à un imaginaire distinct ou semblable ?

Il y a là comme un paradoxe. La littérature en arabe est bien plus abondante que celle écrite en français en Tunisie. Et de nombreux auteurs contemporains écrivant en arabe investissent des problématiques délicates, parfois plus audacieuses que celles qui sont traitées dans les romans francophones : la transsexualité avec Messaouda Boubaker ; la violence des relations parents-enfants et les formes de traumatisme psychique qu'elle peut engendrer, thèmes présents chez Amel Mokhtar, Hassen Ben Othman, Kamel Riahi ; la question de la bâtardise, de la folie, de

L'oppression conjugale chez Hassouna Mosbahi ; de la marginalité sociale, dépeinte par Hédi Ben Salah ; des distorsions historiques et de l'exclusion du féminin auxquelles s'attelle Aroussia Nallouti. On retrouve aussi cette audace chez les grands hommes de théâtre : Fadhel Jaziri, Fadhel Jaïbi, Raja Farhat.

Les tabous, les interdits sont présents dans la culture tunisienne, mais c'est comme si la verbalisation du malaise et du désir d'en découdre était paradoxalement augmentée, exacerbée, par le recours à la langue arabe. Je pense à un formidable écrivain de langue arabe, Béchir Khraïef qui, dans les années 1960, a pointé les travers discriminatoires des hommes, en ridiculisant les conduites d'aliénation conjugale, en défendant la liberté de la femme, le marginal, et même l'esclave. Si on veut remonter plus loin encore dans le XX^e siècle, le grand poète Aboukacem Chebbi a produit en 1929 et en arabe une critique radicale de la représentation du féminin dans le monde arabe.

C'est vrai qu'écrire en français semble signaler, en soi, une posture critique, mais en fait, et à l'exception de quelques rares auteurs parfaitement bilingues, tels Salah Garmadi ou Abdelaziz Kacem, ceux qui écrivent en français le font d'abord parce qu'ils ne maîtrisent pas l'arabe, ou parce qu'ils s'y sentent à l'étroit. Ces écrivains francophones, s'ils sont dans une proximité avec les « valeurs » occidentales et une certaine culture française, n'en déconstruisent pas moins des idées préconçues en Occident. C'est le cas pour Fawzi Mellah qui, dans *Elissa la reine vagabonde*, démantèle magistralement la représentation virgilienne d'une Didon dédiée au plaisir d'Enée ou, pour Gisèle Halimi qui, dans *Fritna*, problématise la question de l'instinct maternel et de tous les clichés qui vont avec.

La révolution de 2011 a-t-elle eu un impact sur la création littéraire tunisienne ?

Il est certain que les langues s'étant déliées après la chute du régime de Ben Ali, des auteurs ont pu évoquer plus librement l'univers carcéral, ou construire des fictions qui dénoncent tous les enfermements, les servitudes subies par les intellectuels durant des décennies, la torture dans les prisons. Mais ces plumes courageuses publiaient quand même auparavant, quitte à voir leurs écrits interdits de diffusion en Tunisie, comme cela a été le cas pour Lazhar Sahraoui ou Kamel Riahi.

La révolution du 14 janvier 2011 a généré une augmentation spectaculaire du nombre d'essais parus. Ces derniers ne déploient pas seulement une analyse sociologique du fait historique, ils problématisent tous les domaines, en explorant le versant psychanalytique des événements et des conséquences sur les individus, la sexualité, les nouvelles formes d'empathie sociale, le rapport aux croyances. Outre de nouvelles voix qui ont trouvé dans l'événement l'opportunité de s'exprimer, tous les écrivains confirmés ont réagi par un ou plusieurs textes à ce bouleversement politique et social : Abdelwahab Meddeb, Emna Belhaj Yahia, Fawzi Mellah, Azza Filali, Rafik Ben Salah...

Au-delà du patrimoine commun que représentent le Maghreb et l'héritage colonial français, la littérature de Tunisie, francophone ou arabophone, se distingue-t-elle de ses voisines ? Chuchote-t-elle une musique particulière ?

Il y a une vérité objective : les auteurs tunisiens n'apparaissent pas dans le panorama littéraire du Maghreb. Ils existent, mais n'ont pas été recensés, ou encensés, selon la même mesure que d'autres auteurs maghrébins. Est-ce parce qu'ils n'ont pas la même qualité littéraire ? Je ne le pense pas, et ce n'est pas parce que je suis Tunisienne que je le dis.

L'anthologie figurant en fin de volume contient les plus beaux extraits de cette littérature. Et vous n'y trouverez pas que des auteurs « tunisiens » au sens d'auteur « algérien » ou « marocain », mais des auteurs de culture musulmane, des Juifs tunisiens, des Italiens de Tunisie, des Italo-maltais, des Français de Tunisie. En 2020, on ne peut plus reconduire des catégories qui faisaient peut-être sens dans les années post-Indépendance mais qui, aujourd'hui, et surtout quand on les applique au terreau tunisien, ne correspondent pas à la réalité objectivement diversifiée de cette littérature. C'est sa plus grande force. Sans doute la prochaine étape dans la relecture de ce patrimoine sera de lire ces diversités les unes au miroir des autres, les auteurs musulmans au regard des auteurs juifs, par exemple, pour élargir le spectre de lecture et approfondir la perspective. Et ne pas se cantonner au « même ».

Propos recueillis par Frédéric Bobin pour *Le Monde Afrique*